

Zeitschrift: Schweizerische Bauzeitung
Herausgeber: Verlags-AG der akademischen technischen Vereine
Band: 97/98 (1931)
Heft: 21

Artikel: Zur begehrten Bundessubvention der E.I.L.
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-44787>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

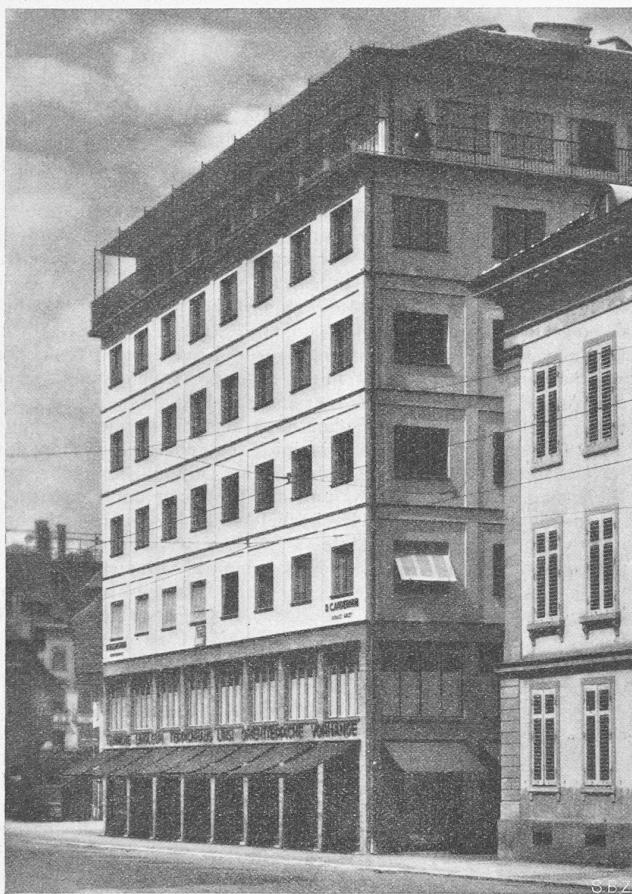


Abb. 6. Haus Burgertor in Luzern.

überdeckt. Eine durchgehende Fundamentplatte erschien aus statischen Ueberlegungen nicht angezeigt. Die Fundierung hat sich bestens bewährt, indem sich, wie erwartet, nur geringe Setzungen ergeben haben, die zudem praktisch völlig gleich gross geblieben sind sowohl innerhalb der Fassadenfundation als auch unter dem Treppenzylinder, ohne dass zwischen beiden Fundationen irgend eine Verbindung besteht.

Innerer Ausbau. Der im Eisenbetonbau nachteiligen leichten Schallübertragung ist bei diesem Bau weitgehend Rechnung getragen worden. Die Böden sind mit Sordonith-Platten (Kork und Teer) belegt und über diesen ist Kork-inlaid gespannt. Da auch die Wände grösstenteils mit Sordonith isoliert sind, wurde eine vollständige Schallisolierung erzielt.

Das Gebäude enthält im Erdgeschoss Magazine mit rd. 70 m Schaufensterfront; im Entresol liegen ebenfalls Büro- und Geschäftsräume. Die übrigen vier Stockwerke

enthalten insgesamt vier Fünfzimmerwohnungen und zehn Vierzimmerwohnungen, die alle mit dem äussersten Komfort ausgestattet sind. Eine automatische Oelheizung bedient das ganze Haus. Die meisten Wohnungen haben Badzimmer und W. C. getrennt und besondere Garderoben, in sämtlichen Küchen sind Installationen für Gas und Elektrisch samt einem Eisschrank montiert. Eine Liftanlage bedient das ganze Gebäude; im Teppichmagazin Linsi sind noch interne maschinelle Lift- und Transportanlagen installiert.

Architektonische Gestaltung. Die formelle Behandlung richtete sich nach Bedürfnis und Konstruktion. Im Aeussern bestimmt das tragende Eisenbetongerüst die architektonische Haltung. Der Sockel ist in goldgelbem Travertin verkleidet, der obere Abschluss des Gebäudes wird durch eine umlaufende, von einem Vordach geschützte Terrasse gekrönt. Als Schmuckelemente seien besonders erwähnt: der Haupteingang, eine zweiteilige, mit Anticorodal verkleidete Türe, und das hellerleuchtete, durch eine Glaskuppel abgeschlossene Treppenhaus mit einem Springbrunnen als Zentrum. Die Farbgebung Blau und Gelb ist mit besonderer Berücksichtigung des hohen Oberlichtes erfolgt.

Baudaten. Mit dem Abbruch der alten Gebäude und der Reste der alten Stadtmauer wurde begonnen am 26. Mai 1930. Die Aufrichte erfolgte am 10. Nov. 1930, während die ersten drei Wohnungen am 15. März, die übrigen am 15. Mai 1931 bezugsfertig waren.

Bauherr und Unternehmer war J. Vallaster, Baumeister in Luzern, auf dessen umsichtige und maschinell bis ins Aeusserste ausgeklügelte Installation die kurze Bauzeit hauptsächlich zurückzuführen ist. Ein mächtiger Kran von 40 m Höhe, sowie ein Giessmast bildeten die Hauptobjekte dieser Installation.

Zur begehrten Bundessubvention der E. I. L.

Unser Mahnruf *Videant consules* in Nr. 18 (Seite 227 vom 31. Oktober d. J.) hat den Regierungsrat des Kantons Waadt zu nachstehender Gegenäusserung veranlasst, die wir in einem Zeitpunkt erhielten, da die Nr. 20 mit unserem Nachtrag auf Seite 256 bereits druckfertig in der Maschine lag. Auf Anfrage teilt uns die waadtändische Staatskanzlei mit, dass dieser Nachtrag keine Veranlassung gebe zu irgend einer Änderung ihrer Gegenäusserung, sondern blos zu dem beigefügten Postscriptum, das sie uns mit Datum vom 16. d. M. zugestellt hat. — Zur Vereinfachung unserer Replik, in der wir uns auf das Wichtigste beschränken wollen, haben wir dem waadtändischen Text die nötigen Randvermerke beigefügt.

«La chancellerie d'Etat du canton de Vaud est chargée par le gouvernement de ce canton de demander la publication de la réponse suivante à l'article signé Carl Jegher qui a paru le 31 octobre dernier dans la «Schweizerische Bauzeitung», au sujet de la demande de subvention présentée au Conseil fédéral en faveur de l'Ecole d'ingénieurs de Lausanne.

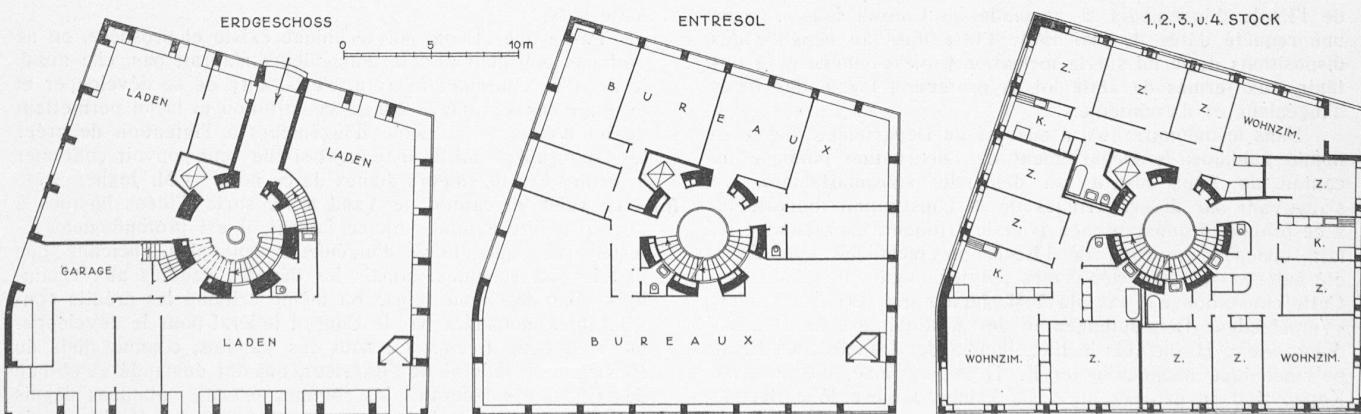


Abb. 5. Geschäftshaus und Wohnhaus Burgertor in Luzern. — Arch. Armin Meili, Luzern, Ing. Werner Siegfried, Bern. — Grundrisse 1:400.

LA CONFÉDÉRATION A POUR BUT D'ACCROITRE LA PROSPÉRITÉ COMMUNE DES CONFÉDÉRÉS.
ARTICLE DEUXIÈME DE LA CONSTITUTION FÉDÉRALE.

Avant d'aborder la question de l'Ecole d'ingénieurs, il est nécessaire de rectifier deux allégations de l'article du 31 octobre, allégations inexactes et qui n'ont d'ailleurs aucun rapport avec la demande adressée au Conseil fédéral.

(1) Selon M. Jegher, le canton de Vaud occuperait une place tout à fait privilégiée dans la haute administration fédérale. Un coup d'œil jeté à l'Annuaire de la Confédération montre que ce n'est pas exact. Au contraire, ce qui frappe quand l'on parcourt cet annuaire, c'est le nombre très minime de Vaudois qui occupent des postes élevés dans l'administration de notre pays. Le chef du Département fédéral des postes et des chemins de fer, le directeur du 1er arrondissement et l'un des membres de la direction générale des C. F. F. sont Vaudois. C'est le fait d'une coïncidence toute fortuite. — C'est par décision du Conseil fédéral et pour y faire place à un Zurichois que le conseiller fédéral vaudois a quitté le Département de l'intérieur pour prendre celui des chemins de fer. C'est sur proposition de la direction générale et du Conseil d'administration des C. F. F. qu'ont été nommés, par le Conseil fédéral, le directeur du 1er arrondissement et le chef du département commercial de la direction générale. Les Vaudois ne sont pour rien dans des décisions prises en conformité des lois et règlements par des corps constitués et qui sont conscients de leur responsabilité.

(2) D'autre part, toujours suivant M. Jegher, si le chef du Département fédéral de l'économie publique a recommandé au Conseil fédéral la prise en considération de la demande du canton de Vaud en faveur de l'Ecole d'ingénieurs, ce serait par un simple marchandage politique et pour acheter en quelque sorte le vote de ce canton dans la question des assurances sociales qui va être prochainement soumise au peuple suisse. — Il est inutile d'insister sur ce qu'une telle insinuation a de déplaisant pour ne pas dire davantage. Pour remettre les choses au point, il suffit de rappeler que lors du vote final des Chambres fédérales au sujet de la loi sur les assurances sociales, les deux députés aux Etats et 15 conseillers nationaux vaudois sur 16 ont voté le projet du Conseil fédéral. L'attitude de canton de Vaud à cet égard est ainsi d'une netteté parfaite et elle a été prise bien avant que la question de l'Ecole d'ingénieurs soit posée.

Ces rectifications nécessaires étant faites, nous en venons à l'Ecole d'ingénieurs.

Il y a quelques mois, le Département de l'instruction publique du canton de Vaud, avec l'assentiment du gouvernement de ce canton, a demandé au Département fédéral de l'économie publique de reconnaître l'Ecole d'ingénieurs de Lausanne comme l'un des établissements publics qui contribuent à la formation professionnelle au sens de la loi fédérale du 26 juin 1930, cette reconnaissance impliquant, pour l'Ecole d'ingénieurs, le droit d'être mis au bénéfice des subventions prévues par cette loi. La question posée était une question de principe et il appartenait au Département fédéral de l'économie publique de prendre position, tout d'abord, à cet égard.

(3) Ce n'est pas ici le lieu de rechercher si la loi sur la formation professionnelle s'applique ou non à la formation des ingénieurs. Jusqu'ici, aucune objection fondée n'a été faite à cette application. Au contraire, la Société suisse des ingénieurs et des architectes, en parfait accord avec le président du conseil de l'Ecole polytechnique fédérale et le directeur de l'Ecole d'ingénieurs, a demandé au Conseil fédéral, dans une requête datée de mai 1931, d'être mise au bénéfice des dispositions de la loi sur la formation professionnelle pour obtenir, aux termes de cette loi, la protection légale des titres d'ingénieur et d'architecte.

Dans le mémoire qu'il a adressé au Département de l'économie publique, le Département de l'instruction publique du canton de Vaud justifie sa demande, subsidiairement, en s'appuyant sur divers articles de la constitution fédérale et, à ce propos, il constate, non pour le critiquer, mais comme un fait, que l'organisation de l'Ecole polytechnique fédérale a été calquée sur celle des écoles polytechniques allemandes. — Cette constatation n'a pas plu à M. Jegher qui écrit à ce sujet: «Verschiedene Behauptungen in der waadtälandischen Begründung, wie z. B. die (bis in Einzelheiten der französischen Ecole polytechnique nachgebildete) E. T. H. sei eine deutsche Kopie, sind so grotesk, dass sie keiner weiteren Widerlegung bedürfen.» Nous ne saurions reprocher à M. Jegher de ne rien connaître à l'Ecole polytechnique de Paris dont le but et

l'organisation diffèrent totalement de ceux de l'Ecole polytechnique fédérale, mais malheureusement, M. Jegher ne connaît même pas l'Ecole polytechnique fédérale et son histoire. Le passage suivant tiré de la «Festschrift des Eidg. Polytechnikums», 1905, Band I, page 75, et qui porte le titre «Einfluss des Karlsruher Polytechnikums» le prouve à l'évidence. «Aber nicht bloss vermöge seiner durchgebildeten Form unterschied sich der Entwurf Eschers von der Skizze der beiden Westschweizer (Dufour et Blanchet), er stand auch sachlich auf anderer Grundlage. Der dort so deutlich sichtbare direkte Einfluss der französischen Vorbilder tritt bei Escher zurück; dafür lässt sich derjenige der deutschen Anstalten erkennen, insbesondere Karlsruhes, das damals mit seiner dem Fakultätsystem der Universitäten entsprechenden strengen Gliederung in Fachschulen einzig dastand... Der Berater Alfred Eschers, Rektor Deschwendan, kannte Karlsruhe aus eigener Ansicht und unterhielt mit dem hervorragendsten Lehrer der Anstalt, Redtenbacher, persönliche Beziehungen. Es ist daher kein Zweifel, dass Escher nach dem Karlsruher Vorbilde die von der Ecole centrale prinzipiell festgehaltene Einheit des technischen Studiums, die auch dem Dufour-Blanchet'schen Plane zugrunde lag, verliess und die Trennung der eidgenössischen Anstalt in die drei Fachschulen für Ingenieure, Mechaniker und Chemiker festsetzte.» Et si ce passage ne suffisait pas, on pourrait lire encore, dans le même volume, page 147: «Dass die Einrichtungen von Karlsruhe in erster Linie zu Rate gezogen wurden, braucht nach dem zum Entwurfe von 1851 Gesagten nicht mehr besonders ausgeführt zu werden.» Et page 248: «Kern tat, was an ihm lag, um den Neubau zu fördern. Die Direktion des Karlsruher Polytechnikums stellte ihm auf sein Ersuchen bereitwillig ihre Pläne zur Verfügung.» Il est inutile d'insister.

M. Jegher redoute qu'une subvention, si minime soit-elle, puisse être accordée à l'Ecole d'ingénieurs. Ce serait, dit-il, le «commencement de la fin de l'Ecole polytechnique fédérale».

Le lecteur peut juger. D'après la loi sur la formation professionnelle, les subventions allouées aux établissements contribuant à cette formation ne doivent pas excéder la moitié des dépenses représentées par les traitements (des professeurs des cours professionnels) et le matériel général d'enseignement. Cela ferait, pour l'Ecole d'ingénieurs, actuellement, une subvention de fr. 90 000.— par an. — Quand l'Ecole d'ingénieurs aura été réorganisée, la subvention fédérale pourra atteindre un montant maximum de fr. 150 000.— annuellement, ce qui est encore inférieur à la subvention que touche, aujourd'hui et chaque année, aux termes de la même loi, le Technicum de Winterthur, par exemple. — Pour les constructions, les subventions fédérales ne doivent pas excéder, dans chaque cas particulier, le vingt pour cent du coût de construction et la somme de fr. 200 000.—. A part ces subventions, toutes les autres dépenses, dont le chiffre est sensiblement plus élevé, resteraient à la charge du canton de Vaud dont les ressources sont nécessairement limitées.

(5) Comment les chiffres qui précédent, chiffres limitativement fixés par la loi fédérale peuvent-ils inquiéter l'Ecole polytechnique dont le budget annuel dépasse quatre millions et dont les constructions ont coûté, jusqu'à ce jour, plus de cinquante millions à la Confédération? — Il est difficile de comprendre que l'Ecole polytechnique fédérale puisse redouter une concurrence étroitement limitée par les ressources nécessairement restreintes de l'Ecole d'ingénieurs et qui, dans ces conditions, peut tout au plus susciter une émulation salutaire comme c'est le cas déjà pour les laboratoires d'essai des matériaux.

Parce que l'Ecole polytechnique existe et prospère, on ne voit pas pourquoi l'Ecole d'ingénieurs n'aurait pas, elle aussi, le droit de continuer à vivre, c'est-à-dire de se développer et de jouir des avantages que la constitution et la loi permettent de lui donner. — L'Ecole d'ingénieurs a l'intention de créer les laboratoires qui lui manquent si elle veut pouvoir continuer à former des ingénieurs dignes de ce nom. — M. Jegher prête

(6) à ce sujet au canton de Vaud toute sorte d'idées hostiles à l'Ecole polytechnique. En ce faisant, il est profondément injuste. Bien que l'Ecole d'ingénieurs soit plus ancienne que l'Ecole polytechnique, jamais les députés vaudois aux Chambres fédérales n'ont refusé ou même critiqué les crédits considérables demandés par le Conseil fédéral pour le développement de cette Ecole. Ce sont des Vaudois, comme chefs du Département fédéral de l'intérieur, qui ont demandé et obtenu des Chambres fédérales les sommes énormes allouées depuis la guerre au Polytechnicum et rien ne permet à M. Jegher de justifier ses accusations.

Dans la présente discussion, le canton de Vaud a agi avec une entière correction. Il avait le droit de faire sa demande au Conseil fédéral. Il n'a rien caché de ses intentions. Il a évité avec soin toute discussion publique pouvant exercer une pression sur le Conseil fédéral. — Il n'est pas possible d'en dire autant des prétendus défenseurs de l'Ecole polytechnique qui, au surplus, n'est pas attaquée. Ceux-ci n'ont pas hésité à faire résumer dans la presse quotidienne, d'une manière tendancieuse, le mémoire adressé par le canton de Vaud au Conseil fédéral, mémoire que ce dernier avait communiqué, à titre confidentiel, au Conseil de l'Ecole polytechnique.

Les causes justes se défendent par des arguments objectifs et par des moyens corrects. Le canton de Vaud ne sortira pas, dans cette question, de la ligne de conduite qu'il s'est tracée. Il attend sans passion, mais avec confiance, la décision des autorités fédérales.

*

P. S. La réponse qui précède avait déjà été adressée à la Schweizerische Bauzeitung quand nous avons eu connaissance du nouvel article «Videant consules...» publié le 14 novembre 1931 par cet organe.

Nous notons que, dans une conférence convoquée à l'extraordinaire, les professeurs de l'Ecole polytechnique fédérale ont pris position contre la demande de subvention présentée par le canton de Vaud. Nous avons de la peine à comprendre l'émoi, pour ne pas dire plus, que suscite cette demande au sein des Conseils de la puissante Ecole polytechnique fédérale. Nous nous bornons toutefois à espérer que la conférence des professeurs de l'Ecole polytechnique fédérale, instance d'ordre scientifique, ayant de prendre sa décision, aura eu connaissance du texte exact et complet de la demande du canton de Vaud et ne se sera pas contentée de la baser sur des documents de deuxième ou de troisième main, comme le fait l'article du 31 octobre de la Bauzeitung.

(7) Pour le surplus, l'idée de l'équivalence des examens prédeutiques de l'Ecole d'ingénieurs de Lausanne et de l'Ecole polytechnique fédérale n'est pas nouvelle. Des tractations ont commencé à ce sujet, entre les instances compétentes il y a plus de deux ans. Le gouvernement vaudois serait heureux de les voir aboutir à un accord satisfaisant.

Il y met toutefois une condition essentielle. C'est que l'Ecole d'ingénieurs de Lausanne reste une école complète qui continue à former, comme elle l'a fait depuis sa fondation, antérieure à celle de l'Ecole polytechnique fédérale, des ingénieurs constructeurs, mécaniciens, électriciens et chimistes. Pour cela, il faut que l'Ecole d'ingénieurs de Lausanne puisse se développer normalement, dans les limites de son importance, tout spécialement en créant les nouveaux laboratoires dont la nécessité ne peut plus se discuter.»

REPLIK.

Von amtlicher Stelle wird hier am Schluss des drittletzten Absatzes der „S.B.Z.“ vorgeworfen, sie habe sich begnügt mit Informationen aus zweiter und dritter Hand. Man unterschätzt in Lausanne unsere Gewissenhaftigkeit. Wohl sind wir durch den erwähnten Artikel der „Basler-Nachrichten“ vom 5. Oktober veranlaßt worden — erst vier Wochen später, und, wie man uns versicherte, in letzter Stunde — aus unserer bisherigen Reserve herauszutreten. Wir taten es aber nicht ohne gründliche Information bei verschiedenen eingeweihten Stellen, und erst nachdem wir sicher waren, nichts objektiv Unrichtiges zu behaupten. Wenn auch die waadt-ländische Gegenäusserung in verschiedenen Punkten eine begreiflicherweise abweichende Meinung vertritt, so bleiben doch unsere *Hauptbedenken unangefochten* bestehen. Aber wenn auch die waadt-ländische Aeusserung an dieser Hauptsache stillschweigend vorbeigeht, so müssen wir doch auf die Nebenpunkte kurz replizieren. Qui tacet consentire videtur: es gilt für beide Seiten.

Ad (1). Dieser Vorwurf ist irrtümlicherweise an uns gerichtet: wir haben ja nur die „Basler-Nachrichten“ zitiert; wörtlich, sonst hätten wir als 6. Waadtländer in den Spalten der Bundesverwaltung den Eidg. Oberforstinspektor nicht übersehen.

Ad (2). Auch das haben *nicht wir* behauptet, wohl aber so zuverlässige Persönlichkeiten, dass wir nicht umhin konnten, davon Notiz zu nehmen — unter ausdrücklichem Vorbehalt! Uebrigens braucht man ja nur diese Subventions-Verhandlungen bis nach dem 6. Dezember zu sistieren, um die bezüglichen Befürchtungen zu zerstreuen.

Ad (3). Auch dieser Einwand betrifft nur unser Zitat aus den „Basler-Nachrichten“, deren Ausführungen übrigens von sehr kompetenter Seite stammen.

Ad (4). Die E.T.H. sei eine deutsche Kopie, im *Gegensatz* zur E.I.L. lateinischer Mentalität; hier *Verallgemeinerung* der technischen Studien, dort *Spezialisierung* nach deutschem Muster! — Das lange Zitat von Seite 75 der „Festschrift“ betrifft den fallen gelassenen Vorentwurf Eschers von 1851; man kann aber in der sehr ausführlichen Entstehungsgeschichte auch ganz anderes finden, wie z. B. dass Escher „das französische System des streng gebundenen Lehrganges“ eingeführt wissen wollte, insbesondere aber, dass das Eidg. Polytechnikum überhaupt keine Kopie, sondern *etwas Eigenes* war (und heute noch ist). Was an Kappelers Polytechnikumsgesetz vom 7. Februar 1854 den deutschen Techn. Hochschulen entsprach, war die Dreiteilung in Zivilingenieure, Mechaniker und Chemiker, d. h. *das gleiche*, was die (1853 gegründete!) private Lausanner „Ecole spéciale“ auch tat, und als E.I.L. heute noch tut. Wozu also die Konstruktion eines gar nicht vorhandenen „Gegensatzes“ in den Bildungszielen, zwischen „Verallgemeinerung“ in Lausanne und „Spezialisierung“ in Zürich? Uebrigens: die E.I.L. erklärt, alle die Spezial-Institute (wie die E.T.H.) auch zu benötigen, „pour pouvoir continuer à former des ingénieurs dignes de ce nom“, wie der Regierungsrat selbst sagt. — Also: Auch in Lausanne kommt man mit der gerühmten „Verallgemeinerung“ der Studien nicht mehr aus, um den realen Ausbildungs-Notwendigkeiten genügen zu können, pour pouvoir former etc. Wo bleibt da der behauptete „Gegensatz“ zur E.T.H., mit dem die kulturelle Bedeutung der E.I.L. bewiesen werden will? — Ist das nicht eine glänzende Rechtfertigung des angeblich „deutschen Musters“? — Widerspruch über Widerspruch! — Il est inutile d'insister, können auch wir sagen, die wir die E.T.H. und ihre Geschichte ziemlich genau kennen.

Ad (5). Vollständig im Irrtum ist man in Lausanne, wenn man glaubt, wir seien wegen der heute in Frage kommenden 150000 bzw. 350000 Fr. Bundessubvention in Sorge um das finanzielle Gleichgewicht der E.T.H. Immerhin, das Eidg. Polytechnikum ist 1855 mit einem Jahresbudget von 173700 Fr. bei insgesamt 183 Studierenden eröffnet worden. Es hat also recht bescheiden begonnen, und doch sind seine finanziellen Anforderungen in einem damals ungeahnten Mass gestiegen. Darum darf auch bezügl. Ausbau der E.I.L. darauf hingewiesen werden, dass die finanziellen Konsequenzen wohl nicht auf die genannten Ziffern limitiert bleiben werden. — Das in materieller Hinsicht Entscheidende ist aber die heute mehr denn je notwendige *Vermeidung der Zersplitterung der Bundesmittel*. Auch das geistige wie das werktägige *Interesse der Praxis*, der Industrie, will und muss sich auf eine Stelle auswirken können; das ist wegen der lebenswichtigen wechselseitigen Befruchtung zwischen Theorie und Praxis, zwischen Lehre und Wirtschaft von grösster Wichtigkeit. Nicht Missgunst gegenüber unseren waadt-ländischen Kollegen, sondern nur die Sorge um das volkswirtschaftliche *Landes-Interesse* spricht gegen die Bundesubvention einer kantonalen Anstalt, die mit der Zeit nur auf Kosten der eigenen Hochschule des Bundes gehen kann.

Ad (6). Der Regierungsrat beruft sich auf die Festschrift von 1905. Wir könnten uns bezüglich „idées hostiles à l'Ecole polytechnique“ auf die nämliche Geschichte berufen und daraus zitieren, wie es gekommen, dass das Eidg. Polytechnikum um die, just zur Vermittlung lateinischer Kultur geplant gewesene philosophische Abteilung verkürzt worden ist. Die Festschrift selbst lässt erkennen¹⁾, dass dieser Vorwurf nicht unsere Erfahrung ist. Lassen wir also lieber den Streit hierüber beiseite, denn uns, wie der E.T.H. liegt es daran, sich mit den Waadtländern zu *positiver Arbeit zusammenfinden*, im wohlverstandenen Interesse der *prospérité commune des confédérés*! Kein anderes Motiv bestimmt unsere Stellungnahme.

Das führt uns auf den *Kernpunkt* der ganzen Angelegenheit, auf das *Kulturelle, Geistige*, und da müssen wir unser Befremden darüber aussprechen, dass die Vertreter gerade der westschweizerischen Hochschule in ihrer Antwort sich darüber ausschweigen. — Es unterliegt keinem Zweifel, dass die ins Auge gefasste Vermehrung der Lausanner Studierendenzahl auf das Vierfache ihres heutigen Bestandes mit fast völligem Entzug des kulturell so wertvollen

¹⁾ Vgl. z. B. Seiten 87/89, 94/95, 105, 123, 129, 133, 138.

welschen Elementes der E. T. H. Studierenden rechnet, rechnen muss. Auch den schweren Vorwurf eines Abschlusses von den nicht-romanischen Kulturgütern unserer Eidgenossenschaft auf dem Gebiet der technisch-akademischen Bildung zu widerlegen, hat der waadtländische Regierungsrat übersehen. Was in dieser kulturellen Hinsicht für die E. T. H. auf dem Spiele steht, scheint in Lausanne entweder nicht erfasst worden zu sein oder dann gleichgültig zu lassen. Wir müssen daher, auch unter Berufung auf die Resolution der E. T. H.-Dozentenschaft, dringend bitten, diese Seite der Frage auch waadtländischerseits zu überlegen und, wenn möglich, die Mit-eidgenossen darüber zu beruhigen. Das kühle Echo, das Lt. Ziff. (7) der in letzter Nummer dargelegte *Vorschlag zu einer propaedeutischen Freizügigkeit zwischen E. I. L. und E. T. H.* in Lausanne geweckt hat, dürfte manchen enttäuschen. Wir wissen wohl, dass die Idee nicht neu ist. Wenn aber die waadtländische Regierung wirklich „heureux“ wäre, wenn die Bestrebungen zum befriedigenden Ziele führen würden, warum bleibt dann die E. I. L. dem schweiz. Schulrat seit mehr als Jahresfrist auf eine bezügliche Anfrage die Antwort *schulaig?* — Muss man daraus nicht den Schluss ziehen, dass die „idées hostiles“ der Gründungszeit gegenüber der eidgenössischen Hochschule immer noch nachwirken? —

Soviel zur Rechtfertigung des von uns im Interesse der E. T. H. vertretenen Standpunktes gegenüber den Vorwürfen der waadtländischen Behörde. Durch Form und Inhalt ihrer Aeusserung hat sie uns zu rückhaltloser Replik genötigt. Wir, die ganze E. T. H. und die vielen schweizerischen Kollegen, die wir hinter uns wissen, wären aber unsren concitoyens vaudois dankbar, wenn sie zu einer offenen Verständigung Hand bieten wollten.

Das Entwicklungsbedürfnis der E. I. L. ist so natürlich, dass seine Berechtigung gewiss von niemandem verkannt wird; es handelt sich nur darum, den Weg zu finden, auf dem ihm entsprochen werden kann ohne Gefährdung der eidgenössischen Hochschule und ihrer kulturellen und wirtschaftlichen gesamtschweizerischen Aufgaben.

Carl Jegher.

ERKLÄRUNG DES C. C. DES S. I. A.

Das Central-Comité hatte vor dem Erscheinen des Artikels „Videant consules, ne quid res publica detrimenti capiat“ in der „Schweizer. Bauzeitung“ vom 31. Oktober 1931 keine Kenntnis von dessen Inhalt und steht demselben somit vollständig fern. Es bedauert die von Herrn C. Jegher gewählte Form, die eine sachliche Behandlung der Angelegenheit erschweren wird, und behält sich vor, zu dieser wichtigen Hochschulfrage selbst Stellung zu nehmen.

Zürich, den 14. November 1931.

Das Central-Comité des S. I. A.

*

Zu dieser Erklärung des C. C. habe ich zu sagen, dass die gewählte Form einer Flucht in die Oeffentlichkeit der „taktischen Lage“ zu Ende Oktober entspricht; da die Nächstbeteiligten, aus naheliegenden Gründen, nicht selbst öffentlich auftreten konnten, musste es ein Unabhängiger tun. Dass mir dies keine Annehmlichkeiten eintragen werde, war mir natürlich klar, konnte mich aber, ebenso natürlich, nicht davon abhalten, für die E. T. H. einzutreten. Dass ich das C. C. nicht ins Vertrauen ziehen konnte, liegt daran, dass der in der Sache beteiligte Kollege Ing. M. Paschoud selbst Mitglied des C. C. ist. Zudem war ich dazu umso mehr berechtigt, als ja der S. I. A. am Kopf jeder Nummer der „S. B. Z.“ seine Verantwortung für den redaktionellen Inhalt ausdrücklich ablehnt.

Dagegen ist mein Mahnruf erschienen mit Vorwissen und Zustimmung u. a. des Präsidenten der G. E. P., die, als Altherrenverband der E. T. H., von der vorliegenden Frage am nächsten berührt wird. Nach Kenntnisnahme meines Textes im Bürstenabzug hat der aus 28 Mitgliedern bestehende Ausschuss der G. E. P. einmütig (unter motivierter Stimmenthaltung dreier Kollegen) beschlossen, im gleichen Sinne eine Eingabe an den h. Bundesrat zu richten, die am 2. November eingereicht worden ist.

Ich glaube mit alledem den Nachweis meines korrekten Verhaltens erbracht zu haben.

C. J.

Mit Zustimmung der Hochschulbehörden geben wir nachstehend und abschliessend noch Kenntnis von der Resolution der Gesamtkonferenz der E. T. H.-Dozenten vom 7. d. M.

RÉSOLUTION DE LA CONFÉRENCE GÉNÉRALE DU CORPS ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE FÉDÉRALE DU 7 NOVEMBRE 1931.

La Conférence générale du 7 novembre 1931 du corps enseignant de l'Ecole polytechnique fédérale a pris connaissance de la demande en faveur de l'Ecole d'ingénieurs de l'Université de Lausanne, adressée le 10 avril 1931 par le chef du département de l'instruction publique du canton de Vaud au chef du département fédéral de l'économie publique.

Elle regrette que le chef du département de l'instruction publique du canton de Vaud se permette d'affirmer que l'Ecole polytechnique fédérale est une institution de mentalité allemande, calquée sur le modèle des écoles d'outre-Rhin et qu'elle ne donne pas à ses élèves un fonds commun d'instruction technique générale.

La conférence générale, à l'unanimité de ses membres présents, proteste contre ces affirmations, qu'elle tient pour inexactes et sans fondement.

Elle estime que l'intérêt de l'économie nationale commande d'éviter tout ce qui pourrait conduire à un épargillement des forces intellectuelles et financières dans le domaine de la recherche et dans celui de l'enseignement supérieur des sciences techniques.

Elle regarde la collaboration intime, au sein même de l'Ecole polytechnique, des mentalités suisse-allemande et suisse-latine comme faisant la force et la grandeur de l'Ecole.

La conférence générale déclare partager entièrement le point de vue exposé par le Conseil de l'Ecole polytechnique fédérale dans le mémoire qu'il a adressé le 22 septembre 1931 au département fédéral de l'intérieur et elle fait confiance au Conseil fédéral qu'il évitera de prendre des décisions dont les conséquences risqueraient de faire perdre à l'Ecole polytechnique le caractère fédéral que ses fondateurs ont tenu à lui donner.

Le secrétaire de la Conférence: Le recteur de l'E. P. F.:
Tank. ————— Plancherel.

MITTEILUNGEN.

Von den Kraftwerken der Schweizer. Bundesbahnen. Laut Geschäftsbericht der S. B. B. belief sich die in ihren Bahnkraftwerken im Jahre 1930 erzeugte Einphasenstromenergie auf 453,62 Mill. kWh gegenüber 447,76 Mill. kWh im Vorjahr. Davon wurden 260,33 (224,86) Mill. kWh von der Kraftwerkgruppe Amsteg-Ritom, 189,10 (218,53) Mill. kWh von der Kraftwerkgruppe Vernayaz-Barberine und 4,18 (4,37) Mill. kWh vom Kraftwerk Massaboden geliefert. Von bahnfremden Kraftwerken wurden dazu noch 31,60 (25,15) Mill. kWh bezogen. Anderseits wurden 57,89 (112,10) Mill. kWh Ueberschussenergie an Dritte für Industriezwecke abgegeben, und zwar 45,87 (53,82) Mill. kWh aus dem Werk Amsteg, 2,28 (47,62) Mill. kWh aus dem Werk Vernayaz und 11,10 (9,74) Mill. kWh aus dem Werk Massaboden. Der Rückgang in der Abgabe von Ueberschussenergie ist einerseits den allgemein günstigen Wasserverhältnissen, anderseits dem Rückgang des Energieverbrauchs einzelner Industrien zuzuschreiben. Die gesamte in den Bahnkraftwerken der S. B. B. erzeugte Einphasen- und Drehstrom-Energie beläuft sich demnach auf 511,51 Mill. kWh gegenüber 559,86 Mill. kWh im Vorjahr. Davon wurden 125,63 (203,14) Mill. kWh oder 24,6 (36,2)% mit Hilfe der Stauseen in den Kraftwerken Ritom, Barberine und Vernayaz erzeugt. — Die für die Zugförderung benötigte Energie erreichte 471,57 Mill. kWh, gegenüber 459,90 Mill. kWh im Jahre 1929.

Der Ritomsee befand sich Ende April bei rund 6 Mill. m³ Nutzinhalt auf seinem tiefsten Stand und erreichte Ende September wiederum seinen vollen Stauinhalt von 27 Mill. m³. Mit der Absenkung wurde erst Anfangs Dezember begonnen, und am Ende des Berichtjahres betrug die zur Verfügung stehende benutzbare Wassermenge noch rund 23 Mill. m³. Die im Vorjahr bereits in Angriff genommenen Bauarbeiten für die Ableitung des Cadlimobaches in den Ritomsee wurden im Berichtjahre weitergeführt. Der Durchschlag des 983 m langen Stollens erfolgte am 18. Mai, während die Wasserfassung im Val Cadlimo und der Kanal am Passo dell'Uomo im Laufe des Sommers erstellt wurden. Die Ueberleitung erfolgte am 8. Sept. 1930 (vergl. Schlussbericht S. B. Z., 17. Okt. 1931).

Der Barberine-See verzeichnete Ende April bei 8,1 Mill. m³ Nutzinhalt seinen tiefsten Stand und erreichte bereits Ende Juli seinen vollen Stauinhalt von 39 Mill. m³. Mit der Absenkung musste ausnahmsweise erst im Dezember begonnen werden, sodass der Nutzinhalt am Ende des Berichtjahres noch rund 37 Mill. m³ betrug.